

CHEFS-D'OEUVRE
DE
P. CORNEILLE.
TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

,



Fig. 100.

Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

CHEFS-D'OEUVRE
DE
P. CORNEILLE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

02-28-51

CHEZ SAINTIN, LIBRAIRE, RUE DU FOIN.

1823.

HÉRACLIUS,
EMPEREUR D'ORIENT,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru
Martian fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce fils de
Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse
de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois
gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine et maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPÈRE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

UN PAGE DE LÉONTINE.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

CRISPE, il n'est que trop vrai ; la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix ,
Jusqu'à ce qu'il le porte , en ignore le poids.
Mille et mille douceurs y semblent attachées ,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
Qui croit les posséder les sent s'évanouir ;
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Surtout qui , comme moi , d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance ,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a , que par le crime , acquis et conservé ,

Autant que sa fureur s'est immolé de têtes ,
 Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;
 Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
 Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur.
 J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres
 Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres :
 Et j'ai mis au tombeau , pour régner sans effroi ,
 Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
 Mais le sang répandu de l'empereur Maurice ,
 Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice ,
 En vain en ont été les premiers fondements ,
 Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
 On en fait revivre un au bout de vingt années.
 Byzance ouvre , dis-tu , l'oreille à ces menées ;
 Et le peuple , amoureux de tout ce qui me nuit ,
 D'une croyance avide embrasse ce faux bruit ,
 Impatient déjà de se laisser séduire
 Au premier imposteur armé pour me détruire ,
 Qui , s'osant revêtir de ce fantôme aimé ,
 Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
 Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
 Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter :

Sa mort est trop certaine , et fut trop remarquable ,
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable .

Il n'avoit que six mois ; et , lui perçant le flanc ,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang ;
Et ce prodige affreux , dont je tremblai dans l'âme ,
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme .

Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché ,
Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché :

Il fut livré par elle , à qui pour récompense
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance ,
Du jeune Martian , qui , d'âge presque égal ,
Étoit resté sans mère en ce moment fatal .

Juge par là combien ce conte est ridicule .

CRISPE.

Tout ridicule il plaît ; et le peuple est crédule .
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter ,
Il vous est trop aisé de le faire avorter .

Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille ,
Il vous en plut , seigneur , réserver une fille ,
Et résoudre dès lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous .

Le peuple en sa personne aime encore et révère
Et son père Maurice et son aïeul Tibère ,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang ,
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang .
Non , il ne courra plus après l'ombre du frère ,

S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
 Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars
 Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards ;
 Et, n'eût été Léonce, en la dernière guerre
 Ce dessein avec lui seroit tombé par terre,
 Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
 Martian demeroit ou mort ou prisonnier.
 Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
 Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
 Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
 Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

PHŒCAS.

Hélas ! de quoi me sert ce dessein salutaire,
 Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?
 Pulchérie et mon fils ne se trouvent d'accord
 Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
 Et les aversions, entre eux deux mutuelles,
 Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
 La princesse surtout frémit à mon aspect ;
 Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
 Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
 L'emporte à tous moments à braver ma puissance.
 Sa mère, que long-temps je voulus épargner,
 Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
 L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
 Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits ,
Seigneur ; et qui les flatte endurecit leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine :
Je l'ai mandée exprès non plus pour la flatter ,
Mais pour prendre mon ordre , et pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre
Le besoin de l'état défend de plus attendre ;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime ;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime :
Je vous les offre encore après tant de refus.
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus ;

Que de force ou de gré je me veux satisfaire ;
 Qu'il me faut craindre en maître, où me chérir en père
 Et que , si votre orgueil s'obstine à me haïr ,
 Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
 A ces soins tant vantés d'élever mon enfance ,
 Que , tant qu'on m'a laissée en quelque liberté ,
 J'ai voulu me défendre avec civilité ;
 Mais , puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique ,
 Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique ,
 Que je me montre entière à l'injuste fureur ,
 Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice
 Que j'étois Pulchérie , et fille de Maurice ,
 Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux
 Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
 Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
 Tu me donnes , dis-tu , ton fils et ta couronne ;
 Mais que me donnes-tu , puisque l'une est à moi ,
 Et l'autre en est indigne étant sorti de toi ?
 Ta libéralité me fait peine à comprendre :
 Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre ;
 Et puisque avecque moi tu veux le couronner ,
 Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
 Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire

Porte dans ta maison les titres de l'empire ,
Et de cruel tyran , d'infâme ravisseur ,
Te fasse vrai monarque et juste possesseur .
Ne reproche donc plus à mon âme indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur , cette ombre d'amitié ,
Vint de ta politique , et non de ta pitié ;
Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve :
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve ;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir ,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre.
Mais connois Pulchérie , et cesse de prétendre.
Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds ,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
Mais comme il est encor teint du sang de mon père ,
S'il n'est lavé du tien il ne sauroit me plaire ;
Et ta mort , que mes vœux s'efforcent de hâter ,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle j'è suis , et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père , ou te redoute en maître ,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colère à te prêter silence ,
Pour voir à quel excès iroit ton insolence :

J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.

N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je règne , et je règne sans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
Son choix en est le titre ; et tel est notre sort ,
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'état il fallut l'accorder ;
Mon cœur , qui résistoit , fut contraint de céder.
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pus , je conservai sa fille ;
Et , sans avoir besoin de titres ni d'appui ,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie ,
Qu'un gros de mutinés élu par fantaisie ,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes ,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes ,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat

En imputant leur perte au repos de l'état !
Il fait plus , il me croit digne de cette excuse !
Souffre , souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que , si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections ,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'âme assez abattue....

PHOCAS.

Hé bien ! si tu le veux , je te le restitue
Cet empire , et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends , et te fais des caresses
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses ,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine et flatter ta douleur.
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils ! étoit-il , au berceau ,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?